

(...) Le jour où Bouise quitta Le Havre pour nous rejoindre, il devint acteur professionnel. Tous les jours, il assura dix heures de travail. Le matin, il gagnait sa vie dans des restaurants, dans des ateliers d'artisans. Et cela pendant des années. D'autres l'ont fait et le font encore. Mais ce qui est plus confondant, c'est qu'il le fit en secret. Sans se plaindre ni se faire mousser. C'était un homme élégant.

C'était un homme cultivé. S'il jouait un petit rôle dans *Les Âmes mortes*, il lisait Gogol, tous les écrits sur Gogol et tous les contemporains de Gogol. Il se cultivait comme un bricoleur farfelu, maniaque, méticuleux, systématique. Peut-être un peu fou. Il étudia les traités de résistance des matériaux des ponts suspendus pour construire le praticable de *La vie est un songe*, le russe pour jouer *L'Été dernier à Tchoulimsk*, et les œuvres complètes d'un poète obscur qu'un personnage secondaire citait dans je ne sais plus quelle pièce.

De nombreux acteurs sont cultivés mais Bouise le fut autrement. Souvent ses partenaires et le metteur en scène qui le faisait travailler ne soupçonnaient pas ses lectures. Ce qu'il en avait tiré devenait une remarque simple, juste, discrètement proposée pour aider à résoudre une difficulté. C'était le style de ce charmeur prodigieux qui ne fit jamais d'efforts pour séduire et se mettre en avant. Au contraire.

Au Théâtre des Marronniers, au Théâtre de Villeurbanne, dans nos premières tournées, il a construit des décors, cousu des costumes, repeint des loges, nettoyé le plateau, la salle et les W.-C., fait l'ouvreur et l'infirmier. Il a passé les éclairages, il a vendu les billets... Que n'a-t-il pas fait ? Mais il fut surtout celui qui, les jours de déprime et de désastre, nous redonnait du courage. Sans lui, que serions-nous devenus ? Nous lui devons tant. J'allais dire tout.

Il fut, au théâtre, un fabuleux acteur burlesque. Dans la farce, il avait l'exubérance des grands comiques mais il gardait toujours aux pantins qu'il représentait une dignité intérieure. Sa façon de désarticuler son grand corps, d'avancer, genoux écartés, dents en



*Jean Bouise, Dominique Labourier, Le Cochon noir, création, 1973*

avant, était poétique. Son œil disait à chaque instant sa malice. Ses personnages lui ressemblaient : tous, éberlués de vivre dans un monde hostile, affichaient une obstination, une volonté farouche de réussir, dans cet univers difficile, des missions impossibles.

Il fut un très grand Falstaff et un fabuleux *Schweyk dans la seconde guerre mondiale*. Il créa le rôle en France. Sa malice de Normand servait à merveille l'anarchiste légendaire de Prague. Son jeu aérien, poétique, me paraît encore aujourd'hui indépassable dans ce personnage. Si, comme on l'a dit fort justement, un travelling est une affaire de morale, certaines grandes interprétations d'acteurs relèvent de l'éthique. Bouise donna aux spectateurs de *Schweyk* une très haute leçon de civisme sur l'occupation nazie en Europe et la bonne façon d'affronter les monstres.

Au cinéma, il joua les bons et les méchants, les notables et les personnages populaires. Il fut souvent l'ami idéal des héros. C'est logique : jamais nous ne l'avons vu trahir l'amitié ou glisser dans la vulgarité ou la bassesse. Le public, qui sent tout, l'a aimé pour cela. Le public a deviné qu'il était dans la vie l'ami vrai de l'écran. Celui qui vous comprend sans juger, dont le regard bouleversé est déjà une aide.

Dans les films les plus réussis qu'il a tournés, passe ce que peu d'acteurs expriment sur un écran : la compassion. Il a porté toute sa vie à tous les êtres une compassion profonde. Ses regards ne sont pas joués. La caméra a enregistré la détresse de Bouise devant l'horreur, dont la bonté éloignait la désespérance.

De grands cinéastes ont aimé travailler avec lui. De temps en temps, ces films repassent à la télévision, on les connaît. Mais Bouise avait une autre activité cinématographique.

Des jeunes gens venaient à lui, un scénario de court métrage sous le bras. Bouise les écoutait, lisait le manuscrit, attendant chaque fois un nouveau Jean Vigo. Et le plus souvent, Bouise concluait : « Ce n'est pas très bon, mais je vais l'aider parce qu'il y a peut-être quelque chose là-dessous. Il faut payer pour voir. Ce garçon veut tourner dans les Pyrénées, dans le Puy-de-Dôme... Je vais participer aux frais de voyage. Là-bas, la bouffe n'est pas très

chère. On devrait pouvoir se débrouiller. » Et Bouise traversait la France et payait pour voir.

Si être acteur c'est grimper sur une scène ou un écran pour dire : « Admirez, je suis plus intéressant que le reste de la planète », Bouise fut un acteur peu ordinaire. (...)